

CHARLES  
PÉGUY

# SOUVENIRS



COLLECTION  
CATHOLIQUE

*nrf*

GALLIMARD

Extrait de la publication



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

*Copyright by Librairie Gallimard, 1938.*

## PRÉFACE

Charles Péguy est né à Orléans le 7 janvier 1873. Sa mère, veuve quelques mois après la naissance de ce premier et unique enfant, dut travailler d'un métier manuel pour assurer leur existence commune. Charles suit d'abord les classes de l'Ecole communale de son quartier; un inspecteur primaire le remarque; il est admis au Lycée de la ville. Bachelier à un âge où les enfants de bourgeoisie sont déjà dans les Facultés, il obtient une bourse au Lycée Lakanal. En 1892, il revient à Orléans, pour une année de service militaire. Il est ensuite boursier au Collège Sainte-Barbe, et suit les cours du Lycée Louis-le-Grand. En 1894, il est admis à l'Ecole Normale Supérieure (section des lettres). Il quitte l'Ecole après deux ans d'études; il se marie, poursuivant pendant un an ses études à titre d'externe; il collabore à la *Revue Socialiste* et à la *Revue Blanche*, et il publie en 1898 son drame de *Jeanne d'Arc* (sa première *Jeanne d'Arc*, comme il l'appellera, qu'il ne faut pas confondre avec les *Mystères* qui commenceront de paraître onze ans plus tard); il ouvre, en collaboration avec un ami, Georges Bellais, une maison d'édition dont l'existence est éphémère. En 1900, il fonde les *Cahiers de la quinzaine*. Les *Cahiers* sont un périodique de périodicité irrégulière, qui ne ressemble à rien de ce qui paraît alors. Sauf exception, chaque

*Cahier* est l'œuvre d'un seul auteur, et donne soit une étude, soit un dossier polémique, soit un recueil de vers, soit un roman. Péguy ajoute parfois une préface ou un commentaire; plus souvent, il remplit tout un *Cahier*; certaines années, il en publie trois et quatre; et d'aucuns sont considérables. Les *Cahiers* en sont à la quinzième série quand la guerre éclate. Péguy est mobilisé le 2 août 1914, au 276<sup>e</sup> d'infanterie, à titre de lieutenant de réserve. Il est tué d'une balle au front, le 5 septembre, à Villeroy, dans la plaine de Meaux.

Je crois devoir rappeler ces étapes de sa carrière. Il faut les avoir en mémoire quand on le lit. Fréquemment Péguy parle de lui-même. Il nous entretient de son enfance, du métier de sa mère, métier de rempailleuse de chaises — et il s'honorait de savoir lui-même pailler —; de sa vie de lycéen; de ses maîtres; de son temps de service militaire. Il nous invite à l'accompagner à travers la campagne d'Orléans ou dans la vallée de l'Yvette qu'il habita dès 1899. Il nous parle de ses enfants; il rappelle souvent la maladie grave que fit le troisième, son fils Pierre, maladie dont il demanda la guérison à la Vierge, et qui fut l'occasion de ses pèlerinages à Chartres. Ses *Cahiers* sont coupés de morceaux de confessions. Ce n'est point égoïsme, encore moins égotisme. Péguy sait que nombre de réalités ne nous sont connaissables qu'autant qu'il nous a été donné de les toucher, même de les subir. Il comprend beaucoup des autres à travers lui-même, et grâce aux expériences qu'il a de la vie. Tout naturellement, il nous fait connaître ces expériences.

Elles ne lui ont pas manqué. Sa vie fut difficile et pauvre. Elle était fonction de la vie des *Cahiers*, dans ce sens tout simple, qu'il fallait que des *Cahiers* et de leur vente Péguy tirât de quoi subsister. Ce n'était pas chose facile. En fondant ce périodique, où il prétendait écrire en toute liberté, il s'aliénait ses premiers compagnons de lutte, de la *Revue Socialiste* et de la *Revue Blanche*. Il ne pouvait compter que sur ses amis. Il en avait; il s'en faisait, il savait attacher les gens tout en s'attachant à eux; il intéressait, il persuadait. Il eut ainsi des fidèles, qui furent ses premiers abonnés. Ces fidèles ne faisaient pas nombre. Tous s'ingéniaient à recruter des abonnés nouveaux; ils en trouvaient, mais bien peu de ces recrues devenaient, — comme disait Péguy, — des abonnés fermes. Le déchet était considérable; et, chaque fois que s'ouvrait une nouvelle série de ses *Cahiers*, Péguy voyait devant lui une année nouvelle de pauvreté.

Cet insuccès avait des causes simples : Rares étaient ceux qui comprenaient la pensée, les intentions de Péguy. Qu'était-il? Que voulait-il? Où allait-il?... Classer les gens est un besoin de l'esprit; ce lui est une commodité autant qu'une économie. Comment classer Péguy? On le voyait à la fois socialiste et patriote, libre penseur et attaché de cœur à la tradition catholique, révolutionnaire et militariste. Il ne rentrait dans aucun système. Les gens pressés rejetaient les *Cahiers* sans presque les lire; nombre de gens de bonne volonté se décourageaient. Bien peu sentaient en Péguy l'homme qui simplement exprime son

éthique, et qui, partant d'une Idée première dans laquelle se résument les appétits et les espérances de son cœur, modifie cette Idée et la précise à mesure des expériences que la réalité lui apporte.

En outre, on le déclarait illisible. Ses longues phrases, sa surabondance verbale, ses développements dont on pouvait prétendre qu'ils naissaient du hasard d'un mot ou d'une assonance, la composition même de ses *Cahiers* qui semblaient s'ouvrir on ne savait sur quoi et se clore on ne savait pourquoi, tout rebutait les nouveaux lecteurs. Péguy n'était point d'un parti; son œuvre n'était pas d'un genre. Elle était bien à base de dialectique; mais cette dialectique, coupée de parenthèses, ne se résolvait pas toujours en propositions. Ne l'entendaient que ceux qui acceptaient cette prose docile à la pensée et qui la suit dans sa formation, dans ses retours et dans ses bonds; ceux-là saisissaient la texture interne des cahiers, et leur unité profonde, cette sorte d'unité qui est le fait de l'unité dans les sentiments de l'auteur.

On ne sait plus aujourd'hui à quel point Péguy fut inconnu. Il en souffrait. Il eût désiré de se faire entendre d'un grand nombre; il n'était pas homme à s'honorer d'être compris de peu; et il détestait les chapelles littéraires. Mais, hors ses amis, les amis de ses amis, quelques admirateurs de sa pensée ou de sa langue, et quelques ennemis, personne ne s'occupait de lui. Je ne crois pas que, dans l'espace de dix ans, son nom ait été imprimé une seule fois dans une revue ni dans un journal. Je suis heureux de rappeler ici que

le premier article qui l'ait présenté à un public étendu a paru, en 1909, dans la *Nouvelle Revue française* sous la signature de Michel Arnauld.

Toutefois, ceux qui aimaient son œuvre et qui cherchaient à la répandre, avaient constaté ce fait curieux : si pour beaucoup, Péguy n'était pas lisible, pour les mêmes, souvent, si je puis ainsi parler, il était *quible*. — « Style d'orateur » a dit plus tard Pierre Mille. — Le « Péguy » se parlait bien. Qu'on prît un texte de lui, — un texte choisi, bien entendu — et l'on se faisait écouter.

De là naquit l'idée de publier un choix de ses œuvres. Quand je m'ouvris de cette idée à Péguy, elle fut d'abord froidement accueillie. Il n'acceptait pas volontiers que l'on coupât dans ses textes. Puis, à y réfléchir, le projet lui convint; si bien qu'il se mit de lui-même d'accord avec Bernard Grasset pour cette publication.

J'établis le volume. A quelques rectifications près, Péguy approuva le choix. L'agrément, il est vrai, ne fut pas immédiat. Nous ne considérions pas les choses du même point : Péguy voulait introduire tel morceau qui lui plaisait plus, parce que peut-être, en l'écrivant, il avait eu quelque impression de réussite particulière; tandis que je ne pensais qu'au public, et tâchais d'user des quelques connaissances que j'en avais, et que Péguy n'avait jamais cherchées.

Le choix parut, en 1911, au moment où le nom de Péguy commençait de se répandre. Le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* publié quelques mois auparavant, avait fait connaître ce nom à tous ceux qui lisent. Le choix ne révéla

point Péguy; il fournit à ceux qui n'avaient lu que le *Mystère* d'autres aspects de sa pensée et de son génie.

Péguy connut alors une période de gloire. On put imaginer que sa fortune était enfin établie. Ses amis eurent cette illusion; elle ne dura que quelques mois. Péguy fut du nombre des écrivains qui tout ensemble sont illustres et ne se vendent pas. Une clientèle catholique vint à lui, mais elle y vint avec réserve, sinon avec méfiance. De ceux qui avaient été de sa clientèle première, certains lui firent grief de son retour à la foi. Au total le nombre des *abonnés fermes* ne s'accrut pas. La vie demeura pauvre. Ceux qui jugeaient Péguy illisible continuèrent de ne pas le lire. Ceux qui ne comprenaient pas ses tendances continuèrent de ne pas les comprendre. Il fallut, pour que ceux-là les comprissent, qu'il mourût en héros, et que le mystère de son âme ardente et le secret de son action se révélassent dans cette mort <sup>1</sup>.

1. Début de la préface de Ch. Lucas de Pesloftan aux *Morceaux Choisis*, prose (Gallimard éditeur). Ces pages nous ont paru la meilleure préface possible à *Souvenirs*. — P. P.

## INTRODUCTION

Je dois remercier d'abord les très nombreux lecteurs de *Prières* et de *Pensées* des marques d'approbation et des encouragements qu'ils ont bien voulu me donner. Je crois répondre encore à leur vœu en donnant au public *Souvenirs*. Plus on apprend à connaître l'œuvre de Péguy, en effet, plus on désire connaître Péguy lui-même, et il n'est peut-être pas un seul auteur qui nous intéresse au même degré comme homme.

Trouver d'ailleurs dans l'œuvre les éléments d'une autobiographie, d'un témoignage rendu par Péguy sur lui-même et sur son époque était une tâche beaucoup plus facile que celle que nous avons abordée dans *Prières* et dans *Pensées* : sans cesse, en effet, Péguy évoque son passé, son enfance, le milieu d'où il sort, sans cesse il se réfère à son expérience, à la vie pauvre qu'il a librement choisie. Et ce n'est pas chez lui culte du moi ou complaisance d'artiste : chez lui l'évocation a une force dialectique. C'est au climat de son enfance, c'est aux vertus paysannes qu'il sent renaître en lui qu'il demande la force de combattre l'universel affaissement du monde moderne. Son idéal de vie, c'est en sa race qu'il le trouve, et son retour à la foi lui-même qu'est-ce autre chose — humainement — que le ressourcement en lui du fleuve où avaient puisé tous ses ancêtres, que le bourgeonnement en lui de la sève de tout un peuple?

Et non seulement la matière nous était donnée, mais la disposition même, et ce qui avait été si laborieux pour *Prières* et surtout pour *Pensées* alla ici de soi : l'opposition entre l'enfance, la jeunesse et l'âge mûr est si fortement marquée partout qu'il ne pouvait être question de songer à un autre plan. Je pourrais même dire que le titre même nous'était fourni, si nous avions voulu. Il ne tenait qu'à nous, en effet, de prendre ce mot de *Confessions* dont mon père se servait chaque fois (comme on le verra par ces pages mêmes) quand il voulait désigner par anticipation les mémoires qu'il se proposait d'écrire à l'âge de cinquante ans. Nous aurions ainsi donné au public les pierres d'attente de l'œuvre non écrite. Mais outre que le titre dans ces conditions risquait de ne point convenir exactement, le mot même de confessions évoquait pour nous des images littéraires, les unes glorieuses, les autres plutôt fâcheuses. Surtout nous nous sommes refusé à imprimer un titre qui pouvait sembler un appât jeté à la curiosité de la foule. Je le répète, on ne trouvera ici qu'un témoignage sur un homme et sur une époque, et, comme je l'avais déjà dit pour *Pensées*, un modèle de la plus vivante et de la plus urgente actualité.

Gap, le 3 juillet 1937.

Pierre PÉGUY.

Les références sont données de la même façon que dans *Pensées*, et XIV, 9 p. ex. continue à signifier: neuvième Cahier de la quatorzième série des *Cahiers de la Quinzaine*. Toutes les rééditions sont également indiquées.

## L'ENFANCE

### *Pierre, commencement d'une vie bourgeoise*<sup>1</sup>

Les souvenirs les plus lointains que je me puisse rappeler... souvenirs presque indifférents, sont d'une petite bête lourde, gigotante et gloutonne; les souvenirs suivants, souvenirs un peu pénibles, sont d'un tout petit garçonnet déjà peureux, lourdaud, sérieux et grave; j'étais en robe et, devant la maison, sur le sable du large trottoir, ma grand mère m'apprenait à marcher; j'avais peur, de marcher, parce qu'on tombe; un jour un grand chien, qui courait et sautait pour jouer, nous renversa, ma grand mère et moi; j'eus grand peur, et je demeurai stupide que cette bête fût si forte que de renverser ma grand mère, qui était si forte que de me porter... Les souvenirs qui suivent me sont même chers; je grandissais dans l'épaisse maison; c'était ma grand mère qui s'occupait de moi, qui me donnait la bouillie, qui m'habillait, qui me grondait quand il fallait; maman n'avait pas le temps, parce qu'elle travaillait du matin au soir assise à rempailler des chaises...

C'était ma grand mère qui me contait des histoires... J'aimais les histoires merveilleuses,

1. Ce « dialogue » où l'auteur se désigne par son second prénom fut laissé inachevé en novembre 1898 (cf. ici p. 80). Publié dans les *Œuvres complètes*, t. X).

mais j'avais un peu peur qu'elles ne fussent pas vraies.

J'aimais mieux les histoires amusantes, parce qu'elles étaient vraies...

Ma grand mère me conta l'histoire de son enfance et de sa jeunesse et pour la première fois de ma vie je fus bien heureux, parce que cette histoire était lointaine et parce qu'elle était vraie, mieux que toutes les histoires que ma grand mère m'avaient contées jusqu'à ce temps-là.

Ma grand mère était venue au monde loin d'Orléans, dans un pays qui se trouve en remontant la Loire, à Gennetinne, du côté de Moulins, dans le Bourbonnais; quand elle était petite, elle gardait les bêtes, les moutons et surtout les vaches, parce que les vaches sont bien plus faciles à garder que les moutons; elle s'était, avec ses chiens, battue contre les loups, qui sont des rudes bêtes... Une fois que ma grand mère était toute petite et qu'il gelait très dur, elle avait mené une vache boire à l'étang; mais l'étang était gelé; ma grand mère essaya de casser la glace avec son sabot, mais ce fut son sabot qui cassa, ma grand mère n'osa pas rentrer à la maison, parce qu'elle avait peur d'être grondée; alors elle resta là, pleurant avec sa vache, transie de froid, devant l'étang. Heureusement, un homme qui passa lui demanda ce qu'elle faisait et cassa la glace avec un pieu; puis il ramena ma grand mère et sa vache à la maison, et dit à son grand père de ne pas la gronder. Il faut vous dire que son grand père jurait souvent après elle, parce qu'il était

vieux et qu'il avait la parole un peu rude, mais c'était un brave homme et il ne la battait jamais...

Ce fut à peu près vers le même temps qu'elle quitta son grand père : un jour qu'elle avait fait je ne sais quoi de travers, son grand père l'appela je ne sais comment et lui donna une claque : « Père grand », lui dit-elle, « je ne mangerai plus de votre pain ». Elle prit ses guenilles d'habits, en fit un petit baluchon, et parti en place <sup>1</sup>...

Quand je fus un peu plus grand, ma grand mère et maman me contèrent des histoires plus récentes, l'histoire de mon père. Mon père était d'une famille où il y avait eu de grands malheurs : tout jeune, il avait appris le métier de menuisier, un métier qui s'est beaucoup perdu depuis et qui se perdait déjà un peu en ce temps-là; mon père avait une assez bonne santé, mais il n'était pas très fort de son tempérament; il ne fut pas soldat, mais quand les Prussiens arrivèrent, il partit dans les mobiles du Loiret, qui firent le siège de Paris.

Ma mère avait conservé religieusement dans le tiroir de la commode un morceau de pain du siège et une lettre que mon père lui avait envoyée un peu avant l'investissement. La lettre était pleine d'espoir; mon père y écrivait avec quelle surprise heureuse il avait pour la première fois vu le grand Paris, que les Parisiens étaient du drôle de monde, qu'ils avaient d'ailleurs le cœur sur la main, qu'ils avaient reçu les gars

1. Ouvrage cité, pp. 12-17.

de province comme de bons gars, qu'on s'en allait avec eux bras dessus bras dessous, et que l'on faisait beaucoup de bruit dans les rues, qu'il était allé avec eux à Vincennes et qu'il y avait là des canons de quoi chasser les Prussiens de toute la France, que d'ailleurs les Prussiens n'oseraient jamais s'avancer, ni s'attaquer à Paris.

De loin en loin, quand j'avais été tout à fait bien sage, ma mère me lisait cette lettre et me montrait le petit morceau de pain dur; je m'étonnais un peu que les Prussiens eussent forcé mon père à manger de ce pain sec, puisqu'il y avait tant de canons à Vincennes; j'aimais déjà le bon pain tendre et celui-ci était gris, plein de paille, de son et de poussière.

Maman m'expliquait que mon père et les autres s'étaient battus longtemps, que mon père et les autres avaient fait campagne, ce qui est pénible, et fatigant, et dangereux, que mon père avait couché dans la neige et mangé de ce pain-là, que même on n'en mangeait pas comme on voulait, et que c'était là que mon père avait pris la maladie dont il était mort... J'avais dix mois quand mon père est mort; c'est pour cela que je ne l'ai jamais connu<sup>1</sup>.

Je commençai de bonne heure à travailler, et cela me faisait un très grand plaisir... Je n'aimais pas beaucoup jouer parce que cela n'est pas utile et même n'est guère amusant; je n'aimais pas jouer avec des jouets; j'en avais quelques-uns que maman m'avait achetés, pas

1. *Ibid.*, pp. 18-20.





## COLLECTION CATHOLIQUE

- M.-V. BERNADOT. — Sainte Catherine de Sienne.  
 R.-M. BRUCKBERGER. — Rejoindre Dieu.  
 GEORGES BERNANOS. — Saint Dominique.  
 H.-CH. CHÉRY. — Poèmes de Noël.  
 PAUL CLAUDEL. — Écoute, ma fille.  
     Toi, qui es-tu ? (*Tu qui es ?*)  
     Ainsi donc encore une fois.  
 JACQUES CHRISTOPHE. — Sœur Catherine Labouré.  
     Sainte Bernadette.  
     Sainte Hildegarde.  
 PIERRE CORNEILLE. — L'Imitation de Jésus-Christ (*Pages choisies, par F. Ducaud-Bourget*).  
 ABBÉ ALPHONSE DAVID. — Le Rosaire de Sainte Thérèse de Lisieux.  
 JEAN DANIELÉLOU. — Le Signe du Temple.  
 FR. DUCAUD-BOURGET. — Orate, Frères.  
     La Vie méprisée de Jehanne de France.  
 OMER ENGLEBERT. — Vie de Jeanne d'Arc.  
     Vie de Saint Martin.  
     Vie de Sainte Geneviève.  
 MARTHE DE FELS. — Monsieur Vincent.  
 RENÉ FERNANDAT. — Les Signets du Missel (*Poèmes sur la Messe*).  
 RENÉ FERNANDAT. — CAMILLE MELLOU. — FR. DUCAUD-BOURGET. —  
     J.-A. MARCHAND. — Poésie sacerdotale.  
 HENRY GHÉON. — Le Pauvre sous l'escalier (*Trois épisodes d'après la vie de saint Alexis*).  
 R. P. GILLET. — Sa Sainteté Pie XII, Apôtre prédestiné de la Paix.  
 FRANCIS JAMMES. — Dieu, l'Ame et le sentiment.  
 ÈVE LAVALLIÈRE. — Ma Conversion (*Introduction de Per Skansen*).  
 ROBERT DE LOTURE. — Saint François Xavier.  
 FRANÇOIS MAURIAC, de l'Académie française. ROBERT GARRIC, Très  
     Révérend Père MOTTE (*Provincial de France*), Révérendissime Père  
     GILLET (*Maître Général des Dominicains*). — Lacordaire et nous.  
 PIERRE MORNAND. — Légendes chrétiennes.  
 PIERRE PASCAL. — Les belles Morts.  
 CHARLES PÉGUY. — Prières.  
     Pensées (*Préface du Cardinal Verdier*).  
     Souvenirs  
     La France.  
     Saints de France.  
     Notre Dame.  
     Notre Seigneur.  
 JEAN RACINE. — Poésies sacrées.  
 SAINT THOMAS D'AQUIN. — Pages choisies (*Textes choisis et traduits par Yves Simon. Préface de Jacques Maritain*).  
 SAINTE CATHERINE DE SIENNE. — Le Sang, la Croix, la Vérité (*treize lettres traduites de l'italien par Louis-Paul Guigues*).  
 A.-D. SERTILLANGES, membre de l'Institut. — Hommes, mes Frères.  
     Athées, mes Frères en Dieu.  
     Avec Henri Bergson.  
 MARIE DE WASMER. — Mystiques catholiques méditerranéens.